Document generated on 07/12/2025 10:58 p.m.

Ciné-Bulles

Rêveur de ville
The Last Black Man in San Francisco de Joe Talbot

Charles-Henri Ramond

Volume 37, Number 4, Fall 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91813ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ramond, C.-H. (2019). Review of [Rêveur de ville / *The Last Black Man in San Francisco* de Joe Talbot]. *Ciné-Bulles*, *37*(4), 50–50.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

The Last Black Man in San Francisco

de Joe Talbot

Rêveur de ville

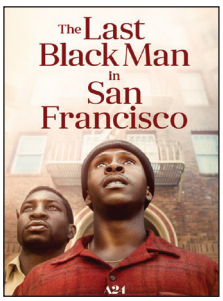
CHARLES-HENRI RAMOND

Le long d'une rue en pente surplombant une baie immense, des hommes emmaillotés dans des scaphandres argentés ramassent méticuleusement les détritus qui jonchent le sol. Non loin d'eux, sur un piédestal chancelant, un prédicateur harangue une foule imaginaire en déplorant l'insalubrité de ce quartier, qui abrite, pour combien de temps encore, la communauté afro-américaine. Face à lui, deux jeunes écoutent distraitement en attendant l'autobus. Lassés, ils finissent par s'en aller en avalant l'asphalte sur une planche à roulettes qu'ils partagent imprudemment. À l'instar de son titre chargé de mystère, la séquence d'ouverture de ce premier long métrage de Joe Talbot donne le ton à un film original, placé d'emblée dans la courte liste de nos coups de cœur de 2019.

Jimmie, un Noir qui n'a pour seule famille que son copain Montgomery, entretient l'espoir de prendre possession de la majestueuse maison de style victorien que son grand-père a bâtie de ses propres mains dans un quartier populaire, devenu au fil des ans un endroit à la mode réservé aux gens fortunés. À partir d'un état de fait vécu dans toutes les métropoles de la planète, le cinéaste et son ami d'enfance Jimmie Fails — qui incarne le rôle principal sans changer de nom, cette histoire étant aussi un peu la sienne — ont développé une touchante chronique de deux garçons solitaires, désireux de sortir des conditions modestes dans lesquelles ils végètent.

Toutefois, c'est dans sa dénonciation de la *gentrification* que **The Last Black Man in San Francisco** trouve sa pleine mesure. Car le mal dont souffre l'aspirant propriétaire est inéluctable et ressemble à s'y méprendre à une exclusion de masse, pour ne pas dire une colonisation. À quelques occasions, Talbot insère dans son récit des saynètes bariolées évoquant l'âme de cette cité joyeuse, progressiste et libre. Ici, un sexagénaire entièrement nu dans un abribus, là un groupe de jeunes chantant à pleins poumons dans la rue et ailleurs, en fond sonore, la célèbre chanson *San Francisco* interprétée par Scott McKenzie. S'ils illustrent parfaitement l'amour que porte le cinéaste à sa ville natale, ces moments de folie douce ne sont pas que de jolies fantaisies. À l'instar de **Blindspotting** et **Sorry to Bother You**, tous deux tournés dans l'agglomération voisine d'Oakland, Talbot utilise l'aspect le plus cocasse de l'altérité pour mieux faire ressortir les risques liés à l'embourgeoisement des quartiers centraux. Avec comme conséquence directe l'érection de barrières infranchissables entre les différentes couches de la population. Ce rappel à l'ordre, plus que jamais nécessaire, prend également la forme d'une critique bien sentie de la condescendance des Blancs. L'agent immobilier, le banquier ou les actuels propriétaires de la maison — d'ailleurs peu soucieux de la conserver en état — sont les acteurs d'un mal qui dépasse largement le cadre du drame individuel vécu par ce gamin sans le sou.

Car Jimmie, comme tant d'autres, est un exclu du système, dont les rêves ne se réaliseront sans doute jamais. Par un brillant jeu de miroirs, son visage évoque ceux de tous ces migrants anonymes gardés loin des frontières par les murs du régime trumpien. L'amertume qui se dégage de l'ensemble ne donne pas pour autant naissance à un pamphlet pessimiste. Baigné dans les couleurs chaudes d'un printemps californien magnifiquement mis en images, porté par une trame sonore du plus bel effet, **The Last Black Man in San Francisco** est avant tout une fable humaniste, drôle et poétique. Reprenant à son compte des influences connues, tels Barry Jenkins ou Spike Lee, Talbot s'impose comme un cinéaste à suivre avec cet essai audacieux et personnel. En somme, une œuvre à la fois réflexive et divertissante, qui clame haut et fort son indépendance de forme et d'esprit. Les membres du jury du Festival de Sundance ne s'y sont pas trompés en lui accordant le Grand Prix et le Prix de la meilleure réalisation. CB



États-Unis / 2019 / 121 min

Réal. Joe Talbot **Scén.** Joe Talbot et Rob Richert **Image** Adam Newport-Berra **Mus.** Emile Mosseri **Mont.** David Marks **Prod.** Dede Gardner, Jeremy Kleiner, Khaliah Neal, Christina Oh et Joe Talbot **Int.** Jimmie Fails, Jonathan Majors, Danny Glover, Tichina Arnold **Dist.** TVA Films